

MALADIES WAGNÉRIENNES

Un patient nommé Wagner par Pascal Bouteldja. Symétrie, 314 p., 14 €.

Au commencement, il y eut une thèse de doctorat en médecine soutenue à Lyon en 1996 et intitulée *Richard Wagner, une biographie médicale*. Quelques années plus tard, Christian Merlin, rédacteur bien connu des lecteurs de *Diapason* qui a signé la préface de cet ouvrage, encourageait l'auteur à publier le fruit de ses recherches : le voici. Un mélomane peut-il souffrir de feuilleter le rapport médical d'un compositeur aimé ? Eh bien oui. D'autant que le présent livre est moins qu'un traité de médecine – le Dr Bouteldja, généraliste lyonnais et vice-président du cercle Richard Wagner local, a expurgé sa thèse des détours diagnostiques les plus techniques. Il est surtout plus et mieux que cela, pour nous qui ne sommes pas médecins : le récit captivant, fourmillant d'anecdotes et scrupuleusement documenté, d'une vie aux prises avec les petits et grands tracas de la santé, qui nous apprend

beaucoup sur l'homme, sinon sur son œuvre – encore que, comme l'a relevé son beau-père Liszt dans un bon mot, Wagner « se (plaignait) du bas-ventre et écrivait des choses pareilles »... Si l'auteur dresse le bulletin d'une santé plutôt robuste, le compositeur s'est souvent plaint, dans le style verbeux qui

était le sien, de troubles gastriques donc, mais aussi d'affections oculaire, cardiaque et cutanée qui lui ont rendu la vie difficile, d'autant que ce cerveau était prompt à la somatisation, sinon à l'hypocondrie. On devine à la lecture de cet épais volume, où l'accumulation des tracas physiques et psychiques prend un tour vertigineux, combien l'état de santé réel ou ressenti de l'homme aurait pu peser sur le créateur, chez qui l'abattement n'était jamais loin de l'excitation féconde – c'est miracle qu'une telle vie ait pu produire pareille œuvre ! Bouteldja n'abaisse en rien le génie, mais sait nous dévoiler, derrière la statue, l'être bien vivant – et même bon vivant, amateur de vins fins, de tabac et de bonne chère... Il signe là l'une des contributions les plus originales à l'anniversaire de Wagner, qu'il prolonge en une belle échappée. **Benoit Fauchet**

Mémoires de chef

Prima la Musica! par Riccardo Muti. L'Archipel / France Musique, 235 p., 19,95 €.

Les mémoires de Riccardo Muti sont ceux d'un artiste de grande culture, où l'auteur se montre le double parfait du chef. Plume alerte et élégante, pensée précise et sérieuse (colorée néanmoins çà et là d'un humour séduisant). Le déroulé classique des grandes étapes de sa vie de musicien sur onze chapitres laisse place à mille réflexions toujours loyales sur le métier de chef et d'interprète, le rapport au répertoire, au style (un point cardinal) et à la tradition – sa défense militante de l'italianità découle de sa constance à préserver une culture et un héritage. De cet esprit relève aussi sa reconnaissance à l'égard de prédécesseurs admirés : Nino Rota, Vincenzo Vitale, Antonino Votto, Vittorio Gui, Herbert von Karajan ou Eugene Ormandy. Quelques phrases suffisent à dresser le portrait des orchestres qu'il a dirigés, comme des chanteurs avec lesquels il a travaillé (Pavarotti, Ludwig, ou Jessye Norman : « une voix chocolatée », p. 61... L'image est si juste !). Si l'on perçoit son agacement par rapport à certains égarements scéniques, les règlements de compte sont écartés, même quand il évoque la fin de son mandat scaligère ! Lisez, p. 107 et suivantes, ses développements irrésistibles sur l'interprétation *in vivo* de Verdi : ils poussent à demander aussi la traduction du livre qu'il dédia, en 2013, au maître de Busseto (*Verdi, l'Italiano*, Rizzoli).

Les chapitres déroulant les années berlusconiennes mêlent intimité et humanisme – Muti a dit vertement ce qu'il pensait de multiples dévoiements et abandons. En guise de post-face, Marco Grondona, enseignant en histoire de la musique à l'Université de Pise, se livre à une analyse fouillée de l'interprète Muti. Cahier photo assemblé « à la va comme je te pousse », mais juste, index précieux. Un livre érudit dans lequel chaque propos, chaque anecdote fait sens. **Rémy Louis**

Le journal de l'existence

Ivan Wyschnegradsky, Libération du son. Écrits 1916-1979, textes réunis, présentés et annotés par Pascale Criton. Symétrie, 522 p., 65 €.

Alors que l'infrachromatisme (usage d'intervalles plus petits que le demi-ton) est passé dans la pratique courante, l'un de ses pionniers, le fascinant Ivan Wyschnegradsky (né en 1893 à Saint-Petersbourg, mort en 1979 à Paris, où il s'était fixé en 1920) reste méconnu, tant comme créateur que comme théoricien. Son chef-d'œuvre, *La Journée de l'existence* (1917) n'a été créée qu'en 1978. S'il n'y utilise encore que les douze notes de la gamme chromatique, le texte récité en mélodrame est représentatif de la pensée philosophique qui irriguera ses compositions ultérieures. Wyschnegradsky voulait que la musique offre, à l'image de la vie et du cosmos, une continuité dont il espérait la réalisation grâce au piano accordé en quarts de tons, conçu en 1916.

Parallèlement à ses partitions exécutées de loin en loin à l'ombre de l'avant-garde post-webernienne, mais qui lui ont valu l'estime et l'amitié de Messiaen ou de Dutilleux, il a tenu un journal, publié des articles et rédigé des textes théoriques. Ces écrits méritaient d'être édités avec certaines de ses lettres, aussi bien pour leur éloquence visionnaire que pour leur dimension humaine. Compositrice et musicologue, Pascale Criton a choisi, avec l'aide d'Elena Poldiaeva, dans les archives de la Fondation Paul Sacher, des écrits (éventuellement traduits du russe par Michèle Kahn) retraçant l'évolution de la démarche intellectuelle et sensible de Wyschnegradsky. Quatre parties balisent ce parcours passionnant : les années russes (1916-1920), la musique du futur (1922-1926), la musique en quarts de tons et sa réalisation pratique (1927-1949) et l'ultrachromatisme au-delà du quart de ton (1952-1971).

Richement illustrée, cette somme ne se lit pas comme un roman, mais stimule la curiosité : ouverte au hasard, elle offre toujours des surprises. Ainsi page 119 : « Je déteste tout ce qui est froid. Le feu est mon élément. Mais de temps à autre, j'aime me réfrigérer pour ne pas être trop effrayant. » Cela donne le ton de ce parfait idéaliste. **Gérard Condé**

